

prêter Chopin avec intelligence, sensibilité et autorité, mais combien existe-t-il sur notre planète de maîtres du clavier capables de nous donner d'une page de Fauré une traduction pénétrante et fidèle ?

Il faut, pour extérioriser la pensée du maître du charme, tant de tact et tant de finesse, tant de fantaisie et tant de raison, tant de sensualité et tant de pudeur, qu'il est presque impossible de trouver des interprètes possédant toutes ces qualités contradictoires. Voilà pourquoi l'enregistrement de Marguerite Long qui, au point de vue acoustique, est de premier ordre, nous apporte la volupté rare d'un style en accord complet avec le texte.

Ecoutez ces traits caressés avec cette nonchalance précise qui caractérise le génie fauréen. Observez cette virtuosité ébouissante dont le rayonnement est tout intérieur. Savourez ce phrasé élégant et aisé qui déroule une courbe mélodique avec des gestes sûrs et discrets. Goûtez en connaisseurs le maniement des accords, le jeu des modulations, le galbe d'une conclusion. C'est un perpétuel enchantement. Marguerite Long a, de cet art, une sorte de sensibilité digitale. Sous sa main, toute la féerie aristocratique de cette œuvre s'organise et s'équilibre d'une façon merveilleuse. La *Ballade*, amplifiée à point dans un salon de musique de dimensions convenables et exécutée dans l'intimité absolue, réserve aux gourmets du disque des ivresses qu'ils n'oublieront plus.

Voici encore une œuvre de Fauré mais d'un tout autre caractère. C'est une pochade d'étudiant écrite en collaboration avec André Messager. L'auteur de *Pénélope* et celui de *Fortunio* furent, en effet, des camarades de classe à l'École Niedermeyer. Une étroite amitié que la mort seule put dénouer les lia pendant toute leur carrière. Lorsqu'ils étaient encore sur les bancs de l'école, ils écrivirent ces *Souvenirs de Bayreuth* pour piano à quatre mains (Gr).

Sans aucune irrévérence, mais avec cette joyeuse

exaltation de la jeunesse, ces deux wagnériens fervents s'amuserent à composer un quadrille échelonné en se servant des thèmes de la Tétralogie. On a exhumé récemment cette humoristique parodie qui obtint au concert un très vif succès. Le disque voulut aussitôt recueillir cette page pittoresque que Mlle Denise Herbrecht et Lucien Petitjean viennent d'enregistrer fort agréablement. Les wagnériens les plus farouches et les plus chatouilleux ne pourront s'offenser de la charmante désinvolture avec laquelle nos deux malicieux auteurs ont détourné de leur sens primitif le thème de *Siegfried*, le *Chant du Printemps*, la *Chevauchée des Walkyries* ou le thème des *Filles du Rhin* qui fournit un galop final d'une irrésistible drôlerie.

M. Edward Goll est un pianiste qui bat tous les records de vélocité. Dans l'*Humoresque* de Juon (B) et dans l'*Espenlaub Study* de Sauer (B), ce prestidigitateur du clavier fait admirer une articulation impeccable et une volubilité déconcertante. Mais la sonorité est toujours satisfaisante.

Je n'en dirai pas autant des enregistrements de Mlle Ida Perin qui nous donne un *Mouvement perpétuel* de Weber (P) et un *Ballet de Rosamunde* de Schubert (P) d'une incroyable sécheresse.

Par contre, dans la même collection, Georges de Lausnay a fort bien réussi la *Valse en la bémol* de Chopin (P) et le fameux *Prélude* de Rachmaninoff (P) dont nous ne comptons plus les éditions, les adaptations et les transcriptions.

Enfin, signalons, parmi les disques les plus réussis de M. F. Gaillard, la *Mazurka* de Debussy (O), très rarement exécutée, et la *Plus que lente* (O) qui contient de jolis détails mais dont l'allure générale surprend par son ampleur et sa solennité qui rendent, beaucoup moins bien que l'interprétation de Marguerite Long, les intentions voluptueusement ironiques de l'auteur.

Un cours phonographique d'histoire de la musique

Les nouveautés de ce mois nous apportent une réalisation d'un intérêt exceptionnel. La maison Columbia vient d'éditer, en vingt disques, un cours d'histoire de la musique illustré d'auditions. Après tant de beaux discours sur la valeur pédagogique de la machine parlante, voici enfin un exemple précis de ce que peut donner l'enseignement mécanique. Ce cours est professé par M. Paul Landormy. On sait le rôle qu'à joué, dans la musicologie de notre temps, cet éminent universitaire. La musique ne tient pas, dans la vie de ce professeur de philosophie, la même place suspecte que celle que pouvait occuper un violon dans l'atelier d'Ingres. M. Paul Landormy a immédiatement compris tout le parti qu'on pouvait tirer, au point de vue didactique, d'un appareil aussi merveilleux que le phonographe. Il vient de le prouver par des actes.

Quarante faces de disques lui ont permis de résumer l'histoire de la musique universelle depuis l'antiquité jusqu'à Wagner inclusivement. D'une voix claire, au timbre un peu mordant, le professeur résume à grands traits chaque période caractéristique de la musique internationale. C'est un rapide voyage dans le temps et dans l'espace. Un pianiste invisible — dont on regrette de ne pas connaître le nom — donne au clavier les exemples qui éclairent le discours de l'orateur. Le débit du professeur est peut-être un peu précipité — car le minutage du disque est inflexible — mais on ne perd pas une syllabe de son texte.

C'est par la musique grecque et l'étude des modes anciens que débute cette intéressante encyclopédie. Viennent ensuite l'étude du Moyen âge et de la Renaissance. Puis un chapitre sur Monteverde,

sur les origines de l'oratorio et sur l'opéra italien au XVII^e siècle. Nous passons alors à Lulli et à Rameau qui nous mettent en présence d'une évolution décisive de la technique et du goût. Couperin et Scarlatti nous conduisent à l'étude de la musique instrumentale au XVIII^e siècle et à la constitution de la sonate ancienne. Un chapitre spécial est ensuite consacré au grand Jean-Sébastien Bach, un autre à Händel. Voici maintenant la naissance de l'opéra-comique français et de l'opéra-bouffe italien au XVIII^e siècle. Voici Gluck, voici Méhul et Grétry. Nous étudions Haydn et Mozart et nous arrivons à Beethoven. Le romantisme nous livre ses secrets avec Weber et Schubert, avec Mendelssohn, Schumann et Liszt. Nous bifurquons vers l'opéra italien avec Rossini et Verdi et vers l'opéra-comique et l'opéra français avec Auber et Meyerbeer. Et c'est la délicieuse apparition de Chopin qui amène, dans la musique de notre temps, une véritable révolution d'écriture et de sentiment. Berlioz retient ensuite l'attention du professeur, qui termine son exposé par un très beau disque sur Richard Wagner.

On voit quel magnifique champ d'observations a pu embrasser l'historien en se servant du microphone comme d'une machine à explorer le temps.

Mais ce qu'il y a de particulièrement intéressant dans sa technique, c'est l'emploi méthodique des exemples musicaux. Ces exemples sont quelquefois des citations nécessitées par une affirmation précise. Mais ils interviennent aussi d'une façon plus subtile et plus saisissante. Dans le disque de Wagner, par exemple, l'orateur use de ce que les cinéastes appellent une surimpression. Pendant qu'il nous conte la vie mouvementée du grand *Tondichter*, ou pendant qu'il expose le sujet de ses drames lyriques, sa parole est soudain enveloppée par les thèmes caractéristiques des ouvrages auxquels il est fait allusion. Derrière les mots, on voit se profiler les magnifiques constructions sonores dues au génie du compositeur. Voilà une excellente formule qui est certainement appelée au plus brillant avenir. Saluons avec satisfaction son heureuse naissance et félicitons chaleureusement Paul Landormy et la maison Columbia de s'être engagés les premiers dans une voie magnifique, largement ouverte désormais à tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la culture musicale universelle.

ÉMILE VUILLERMOZ.

Les disques



de violon

La production de ce mois contient quelques œuvres de très haute qualité. Et tout d'abord, cette friandise rare : la *Sonate* pour violon et piano de Debussy (Gr) interprétée par Cortot et Thibaud. Cette œuvre délicate et un peu torturée, qui appartient à la dernière manière de l'auteur du *Martyre de Saint-Sébastien*, déconcerte souvent les exécutants par sa subtilité et sa souplesse serpentine. A tous ceux qui n'ont pas encore compris toutes ces nuances, il faut recommander l'étude de ce disque réalisé avec une aisance et une intelligence remarquables.

Le premier mouvement étonnera peut-être beaucoup de debussystes qui ont pris l'habitude d'entendre exécuter cette partie d'une façon un peu moins précipitée. L'écriture en est, en effet, si raffinée qu'il est bon de laisser chaque harmonie s'épanouir un peu plus à son aise. Il faut connaître à fond ce premier « temps » pour ne rien perdre de l'interprétation de Cortot et Thibaud qui est éblouissante de dextérité et d'adresse. Quant aux deux autres parties, elles sont tout à fait admirables et peuvent passer pour des exécutions-types. L'enregistrement est d'une qualité exceptionnelle : le violon de Thibaud y fait merveille comme toujours et le piano de Cortot y garde une justesse de timbre tout à fait remarquable. Cette réalisation fera les délices des collectionneurs.

Autre disque de grande qualité : le *Nocturne* du *Quatuor en ré majeur* de Borodine (Pol), exécuté par le Quatuor Guarneri à qui nous devons déjà des enregistrements excellents. Celui-ci est extrêmement

intéressant. Sa sonorité est parfaite, sa justesse impeccable et son homogénéité peuvent servir d'exemple à tous les instrumentistes du monde. Les entrées de violoncelle ont un relief particulièrement saisissant. Voilà vraiment une traduction de musique de chambre qui réalise l'idéal sonore de l'audition intime. Il est impossible d'obtenir dans une salle de concert, une traduction aussi émouvante et aussi persuasive d'un chef-d'œuvre.

René Bénédicti, toujours égal à lui-même, interprète avec beaucoup de brio les *Danses espagnoles* de Sarasate (C) et le *Nocturne en ré* de Chopin (C). La cire nous restitue son coup d'archet avec une étonnante fidélité.

Vous aurez plaisir à retrouver la sonorité si pure et le style si musical de l'excellent Marcel Darrieux dans une *Berceuse écossaise* de Schwab (O) et dans *Air et Danse nègre* du compositeur anglais Cyrill Scott (O). La même marque nous présente également sous l'archet vigoureux de Bronislaw Huberman, une *Berceuse andalouse* de Sarasate (O) et une *Mazurka* de Zarsycki (O) enlevée avec beaucoup de maîtrise et d'autorité.

Chez Brunswick, nous retrouvons Max Rosen qui nous détaille, dans un style un peu précieux, la *Gitane* de Kreisler (B) qui ne mérite pas tant de précautions oratoires et un *Souvenir* d'Orkla (B) dont l'agrément facile s'impose à tous les auditeurs.

M. André Asselin a toujours entretenu d'excellents rapports avec le microphone qui capte sans difficulté sa sonorité fine et son phrasé souple et précis. Nous en avons une preuve nouvelle en